

VIEUX SOUVENIRS.

Suite

Amsterdam. — Du Tolhuis, où le bateau conduit en quelques minutes en face du port, la vue est très belle sur le port même, dans lequel, à côté de la gare immense, récemment construite, et non tout-à-fait achevée encore, se détachent, vers un ciel sombre, des innombrables mâts de navires de toutes les nations, dont les drapeaux flottent au vent dans une charmante variété de couleurs. L'œil au delà de la masse d'eau profonde et limpide, se perd dans la ville, dont les bruits confus bercent l'apaisement de ce délicieux endroit que j'ai par hasard, heureusement rencontré. Je m'y repose du tamblin de la grande cité hollandaise dans un aspect indéfinissable de charme troublant et exquise.

Amsterdam n'a pas de grands monuments. La vieille Eglise et l'Eglise neuve laissent une impression vague, la Bourne, construite sur 3489 pilotis à un aspect noir et sombre. Le Palais Royal seul mérite une mention. L'intérieur est pittoresquement décoré de belles peintures et surtout de sculptures remarquables et certains détails de finesse et de perfection. Une grande salle des fêtes ne mesure pas moins de 36 mètres de longueur, 30 de hauteur et 18 de largeur, ses colonnes qui la soutiennent: en la dit la plus vaste de l'Europe. Du campanile qui couronne le palais, la vue est magnifique. Elle domine la ville et le Zuiderzee, et s'étend sur un vaste et verdoyant paysage, jusqu'aux tours d'Amsterdam d'un côté, d'Ulrecht, de l'autre. Il faut que le gardien me presse, car je ne puis me lasser de cet incomparable coup d'œil.

La Bourne et le Palais Royal sont situés sur le Dam, grande place qui est le point le plus animé de la ville. Amsterdam possède une merse incomparable. Le bâtiment, en briques rouges, d'aspect imposant, qui contient tant de chefs-d'œuvre, est de construction récente. L'aménagement intérieur est d'un goût rare. Le Musée d'artillerie, le Musée de la Marine et des colonies sont curieux à voir, mais le Musée de peinture attire et retient l'attention sans partage.

Rembrandt y est représenté par deux de ses grands chefs-d'œuvre. Ici, seulement, on peut l'apprécier, comme on peut seulement connaître Rubens à Anvers, et Raphaël au Louvre. Quel prodigieux artiste! Je n'aurais, certes, pas la fatuité téméraire de me risquer, dans mon incompetence, à porter un jugement sur son génie et sur son œuvre. Mais au moins, puis-je dire l'inoubliable impression que j'en ai ressentie.

La Cathédrale de Cologne m'a laissée seule une impression aussi forte. Devant le *Ronde de Nuit*, mal nommée, parce que longtemps elle fut mal comprise, aujourd'hui encore, d'ailleurs, très diversement expliquée, — je suis resté ébloui, fasciné par la magie de cette inexplicable lumière dont s'éclaircissent les principaux personnages. Dans le *Synode des Drapeaux*, la composition est plus simple; mais ce tableau, vieux de plus de 200 ans, reste toujours un chef-d'œuvre de réalité vivante, merveilleuse de lumière, de coloris, de relief, devant lesquels s'éclipaient et pâlisent les autres œuvres, — signées des plus grands noms pourtant, — qui remplissent la même salle. Au moment où je trace ces lignes, à mesure que je sens mon insuffisance à traduire l'étonnement et l'admiration qu'ont tant de fois ces deux toiles magistrales, elles revivent dans leurs détails, dans leur composition harmonieuse et palpitante, avec une telle force, un tel assainement de tout mon être intellectuel, que, jamais, il ne me semble, elles ne pourrissent d'effacer de ma mémoire, que j'aurai toujours cette joie ineffable de les faire revivre, de les admirer, d'en être possédé.

À côté des œuvres de Rembrandt, le Musée d'Amsterdam abonde en

chefs-d'œuvre: le *Banquet de la Garde écossaise* de Holst, la *Kermesse de Teylers*, les scènes multiples de la vie hollandaise par Steen, l'*Ecole de Soir*, par G. Dow, les portraits de Van Dyck, les paysages de Ruissdaël, de Wignants et de Wouwerman, les Bol, les Dusart, les Schalken, les Metsu... et tant d'autres encore parmi les meilleurs, parmi les plus grands! Cette réunion de merveilles se complète par le Musée Fodor et la collection particulière et généralement ouverte aux touristes, de la famille Six.

Une autre curiosité d'Amsterdam et qui repose de ses musées où l'esprit si vite se tend et se fatigue, c'est son jardin zoologique. J'avoue que le Jardin des Plantes et le Jardin d'Acclimatation de Paris ne sont rien à côté. L'aquarium surtout est unique.

Une visite au quartier juif s'impose. Je m'y rends. Les rues et les maisons sont moins propres: comme on est loin et si près pourtant, du Dam et de la Kalvestraat! La taille du diamant qui s'y pratique fait de ce quartier une curiosité particulière. J'obtins de visiter un établissement, le plus important de la ville, et j'assistai aux trois opérations dont la taille complète se compose, la coupe, le polissage et la taille du diamant.

Le diamant peut être fendu suivant les joints naturels de ses formes cristallines. L'ouvrier lapidaire, le sens du clivage reconnu, fixe la pierre bruta sur un mandrin en bois et la retient dans un ciment malléable à la chaleur et qui durcit en se refroidissant. Au moyen d'un diamant tranchant, fixé dans un autre mandrin, de la même manière, il trace fortement une ligne sur la pierre dans le sens du clivage. Un coup sec frappé sur cette pierre à l'aide d'une lame aigüe et bien trempée suffit pour séparer la pierre en deux fragments.

Le polissage consiste à frotter l'un contre l'autre, très fortement, deux diamants immobilisés par le procédé indiqué dans la coupe. Il y faut une grande force: les mains des ouvriers sont entourées de gants ferrés. La poussière du diamant est recueillie dans une boîte profonde placée au-dessous des mains des ouvriers.

Enfin, en dernier lieu, le diamant est serré dans un cercle en plomb qui laisse apparaître seulement la partie que l'on veut tailler. Une tige fixée à l'œuf est saisie dans une pince très forte, reserrée elle-même entre deux solides pieds de fer et chargée de lourds poids en plomb. La facette du diamant, ainsi très solidement immobilisée, est appliquée contre une meule de fer plate. Cette meule, enduite de poudre mêlée avec de l'huile, est mise en mouvement par une machine à vapeur: elle ne fait pas moins de deux mille tours à la minute.

À la sortie des ateliers, le concierger de l'établissement, qui me sert de guide, me fait pénétrer dans un cabinet où sont réunis des diamants à l'état brut et des diamants prêts à être livrés au commerce. L'œil sort de cette visite ébloui et fatigué. Dix mille individus vivent de la taille du diamant; les affaires s'élevaient à plus de cent millions par an, et la ville d'Amsterdam compte seulement environ quarante marchands et entrepreneurs qui s'adonnent au commerce de la taille.

J'ajoute un dernier détail. Ces quarante marchands qui monopolisent le commerce du diamant sont tous de race juive.

Quel beau thème à déclamations!

Le Baptême de Bébé.

MONOLOGUE.

Cher bébé, vous trouvez-vous bien dans votre superbe toilette? Vous avez reçu sur la tête l'eau qui fait de vous un chrétien. Vous avez un nom, vous vous aimez. Et l'on fête votre baptême.

Cher bébé, vous trouvez-vous bien? Je vous adresse la parole, Cher bébé, me comprenez-vous? Votre regard, si pur, si doux... Dans l'air de l'autre fois... Mais je vois que vous souriez. C'est comme si vous compreniez. Je vous adresse la parole.

Le monde est vous voici venu. Et plus méchant qu'on ne suppose. Il ne faut pas tout en rose. Le mal est vite survenu! Je ne veux pas vous le dépeindre. Vous avez trop tôt à vous plaindre. Du monde où vous voici venu.

C'est pourquoi je veux vous instruire. Pour mieux vous guider ici bas. Travaillez bien, ne mentez pas. Conservez votre bon souvenir. Ayez de cœur, soyez aimable. Pour réussir, il faut charmer... Je ne saurais trop vous instruire!

D'abord, n'oubliez pas ceci: Il faut aimer ses père et mère. Le remplacez Dieu sur la terre. Et Dieu, c'est votre père aussi. Lors l'enfant n'a pas de famille. Ici-bas, l'enfant s'appelle. N'allez pas oublier ceci.

Je ne veux pas être envieux. Et vous travaillez votre devoir. Vous vous aimez, j'ai à l'espoir. Une existence très honorable. Mais vos yeux se ferment déjà. Mes conseils vont s'arrêter là. Je ne veux pas être ennuyeux.

Un bon souhait vaudra bien mieux. Mon cher bébé, je vous souhaite. Lors l'enfant n'a pas de famille. Ne pleurez jamais dans vos yeux. Écoutez, redoutez les alarmes. Que vos yeux n'aient jamais de larmes. C'est un souhait qui vaudra bien mieux!

Et maintenant nous allons boire. Tous ensemble à boire. Nous allons boire, en vérité. Chanter pour charmer l'auditoire. Croyez-moi, faites-en autant. Vous ne serez donc pas de boire!

CHIFFON.

Depuis hier, c'est décidément le froid. — Les fourrures, sous toutes les formes, vont triompher à l'éclat du soleil persistant, mais sous les piqures d'une jolie brise du Nord, qui mettra des larmes dans les yeux. — Toutes les variétés de poils se porteront ocheiver puis, que l'on est même revenu à l'hermine... L'ourson? singe la sibérienne... de loin — des chinchillas plus ou moins d'Asie font illusion; et toutes les peaux de chats, de lapins, de chiens, de moutons, pétales, teintes, pomponnées, s'étagent orgueilleusement dans les grands magasins.

Le collet, toujours avec Médicis, se fait tout en fourrure, avec volant; avec second volant de dentelle sur moire dépassant en dessous; à double collet; l'un de l'autre, l'autre de chinchilla; en breitschwautz bordé de chinchilla; avec des revers, empiècements, ornements, de tous genres. — La longue pélerine droite toute en loutre est très comode et fait. — Quelques modèles se font à longs pans, terminés par des queues. — Le mélange de la fourrure foncée, avec des volants de zibeline est très nouveau.

De petits genres, moins étoffés, existent pour les températures moyennes, sortes de collets: capuchons, bien qu'ils n'en aient pas du tout la forme, mais parce qu'ils s'arrondissent sur les épaules un peu comme ceux-ci. Les queues en sont alors le principal cachet, ainsi qu'elles le sont également de tout ce qui est «cravates».

Les vêtements à manches et ajustés, sont toujours plus chauds; par les grands froids, l'air s'en gonfle sous les collets si lourds qu'ils sont. — Les jaquettes se font courtes, avec manches très modérées, fort étroites du bas; en loutre, à gilet avec revers et parlements de zibeline tout en astrakan, dos ajusté, devant en blouse, fermant de côté par un volant e

— Ce baiser est donc celui des fiançailles? Un bruit de feuilles froissées la fit sauter. Elle se pencha sur le balcon et aperçut au loin une forme vague qui s'enfuyait.

— Qu'est-ce donc? fit-elle un peu effrayée. Il s'était levé et, tout en conservant son sourire le plus sceptique, le plus railleur: — Sans rancune, ma chère amie... je n'aime pas perdre mon temps.

breitschwautz brodé, avec cravate de panne toute plissée; en astrakan droite et simple. On ne saurait énumérer les fantaisies de style que les grands fourreurs empruntent aux vieux tableaux, et reproduisent dans une note toute moderne.

L'IMMORTELLE.

Dans le petit cimetière de campagne, où sur les croix penchées étroitement les couronnes de perles, l'herbe haute est pleine de fleurs. Le ciel léger s'épiole comme un dais de satin clair. Très-haut, très-loin, Paris est suspendu; aucun nuage n'y berde sa course. L'air est si pur, l'horizon si pur, qu'on se croirait, cet après-midi-là, aux premiers jours de printemps, si l'on n'était aux derniers soirs d'automne.

Le village est en fête. Sur le pas des portes, des demoiselles sont assises. Elles ont revêtu leurs atours du dimanche. Des groupes traversent la rue, les hommes engoncés dans leurs habits noirs, les vieilles parées de bonnets blancs; les enfants portent des bouquets, de grandes gerbes de chrysanthèmes, et tout ce qu'on a pu cueillir de fleurs des champs.

Les cloches carillonnent. A la volée, comme un essaim d'oiseaux clairs, leurs notes emplissent le ciel bleu. Du clocher de l'église jusqu'aux dernières maisons de Brétigny, jusqu'à la lièzière de la forêt, où dans les massifs de verdure touchés par l'automne les ifs du cimetière dressent leurs torches noires, à travers l'azur les cloches carillonnent. Leur tintement joyeux s'éparpille dans l'air, avec des vibrations d'allégresse.

C'est le Jour-des-Morts. Nous sommes pleins de ces contradictions-là. Il y a des jours où l'on s'intéresse à tout ce qui est humble, triste et souffrant. Notre âme, par une concordance secrète, est de la couleur du temps. Elle se mêle au ciel gris, à la pluie qui tombe; et nous goûtons une espèce de plaisir à cette harmonie mélancolique.

Mais il y a aussi des jours où la beauté des êtres et des choses nous frappe comme un témoignage personnel d'indifférence, des soirs dont l'éclat nous blesse. Qui de nous, à de certaines heures trop belles, telles qu'elles resplendent parfois à la fin des après-midi d'automne, si douces, si claires, ne s'est brusquement senti plein d'une tristesse indicible?

Cette tristesse-là, il n'y songeait guère à ce moment, le couple de tout jeunes gens qui s'en venait vers le petit cimetière, la main dans la main, par la route ensoleillée.

Lui, vingt-cinq ans, grand, mince, les yeux gris et les cheveux châtain, avec cet air de force et cette allure souple que donnent seuls la vie au grand air, l'exercice d'un métier actif, et l'activité physique.

Sorti de Saint-Cyr depuis cinq ans, Charles de Nèze, lieutenant de hussards, passait à Brétigny, chez ses cousins d'Anteroche, ses mois de permission annuelle.

Elle, vingt ans, frêle, mignonne, une de ces blondes vives dont les yeux pétillaient comme des diamants noirs.

Ils s'en venaient lentement, sans mot dire. Mlle d'Anteroche appuyée au bras de son cousin. Elle tenait à la main un bouquet de roses, d'énormes roses-souffre trop épanouies qui tranchaient

sur la couleur de sa robe héliotrope. C'étaient les dernières de la saison, de ces roses qui s'éffeuillent vite, et qui, plus que d'autres, ont un parfum spécial, une langueur pénétrante.

D'un geste charmant, après les avoir respirées, Lise en effleura le visage de son ami. Puis, tous deux se regardèrent silencieusement. Les chuchotements des petites paysannes, perchées sur leurs chaises, les saluts à leur passage, la splendeur du ciel, la solennité même de ce dimanche de Toussaint, ils ne s'en apercevaient pas. Perdus en eux mêmes, dans leur innocence égouffée, car il n'y a pas de passion plus égouffée que l'amour, ils limitaient le monde à leur pensée.

Et ce fut vraiment du fond de leur âme que monta le double sourire dont leurs lèvres se fleurirent ensemble, sans raison.

Mais, brusquement, Lise devint pourpre. Elle était arrivée, sans s'en rendre compte, au bout du village. Le mar bar du cimetière apparaissait à gauche de la route. Reçrépi dernièrement, il éclatait dans sa blancheur neuve. Tout contre, de grands tas de bois à brûler amoncelaient leurs piles brunes dans l'herbe. A l'écart, la forêt jaillissait de toutes parts, enserant de ses arbres droits, de ses frondaisons lourdes, de ses mille racines, l'enclos silencieux.

Ce décor si simple, presque joli pour des yeux indifférents, Lise ne pouvait le revoir sans un ornel serré de son fiancé et, grave, se mit à songer aux chers disparus qui dormaient là.

Immobilisée près d'elle, respectant sa réverie, Charles se tourna alors du côté d'où ils venaient. M. et Mme d'Anteroche étaient encore loin. Bien que le château où pendant la belle saison ils habitaient avec leur nièce, propriétaire du domaine, fût assez éloigné du village, ils n'avaient pas voulu qu'on attendât, préférant venir à pied, le long du chemin qui mène du parc à l'église de Brétigny.

A travers champs ils s'étaient mis en route, profitant de l'admirable journée. Lise et Charles allaient devant. Mais tandis qu'ils marchaient au pas de leur rêverie, les deux vieilles gens, en échangeant leurs souvenirs, suivaient à distance.

voyant avec quel égouffement naïf elle s'en allait au bras de Charles, emportée avec lui par l'irrésistible élan du premier amour. Ils lui en voulaient un peu de son inconscience heureuse. Elle ravnait, avec l'oubli de ses rires, l'assortiment de leurs souvenirs.

PAR PAUL & GURLEY.

AVIS SPECIAL.

Lorsqu'ils se furent rejoints, tous quatre gardèrent le silence. Puis, ils jetèrent un long regard sur ce coin de terre où chaque année, venait à cette époque s'agenouiller leur pèlerinage. Après avoir contemplant l'enclos de mort que la forêt jaillissante cercle d'un murmure de vie, M. et Mme d'Anteroche s'attristèrent davantage, et comme Lise ouvrait devant eux la barrière à claire-voie, en échangeant un sourire avec son fiancé, ils se regardèrent presque pour elle un coup d'œil de reproche.

Avec un air de réprobation, sans mot dire, ils entrèrent dans le champ stérile, et suivirent à petits pas une allée sablée, entre deux rangées de cyprès, ils parvinrent jusqu'à la chapelle familiale, où, sous une double dalle armoriée, reposaient marquis et la marquise d'Anteroche avec le cher passé. Dans la simplicité de l'humble cimetière, le mausolée, parmi les croix délabrées, le désordre des tombes envahies par l'herbe, tranchait avec ses plaques de marbre noir, ses bornes de granit aux chaînes tendues, et son jardin rectangulaire où fleurissaient des immortelles, jaunes, rouges, violettes, par centaines, elles s'élevaient en touffes serrées, bordant le mur funèbre d'un bouquet perpétuel.

Les deux vieillards s'agenouillèrent. Lise et Charles, les ayant suivis, étaient debout derrière eux. La jeune fille s'étonnait de ne pas se sentir triste. Elle n'avait pas été troublée par le regard de son oncle. Elle se mit seulement à songer à sa visite de l'autre année. Quel changement depuis la Toussaint dernière! D'habitude, elle ne pouvait pousser la barrière à claire-voie, entendre le craquement de ses pas dans l'allée sablée, sans qu'une mélancolie profonde la pénétrât. Elle pensait alors à ceux qu'elle n'avait point connus, à ces deux êtres qui étaient la chair de sa chair, et qui étaient enfouis là, si près d'elle, dans cette terre sacrée; elle y pensait sans rien de précis, mais avec une angoisse pénible. Aujourd'hui rien de semblable. Elle ne pouvait se défendre de trouver un charme au ciel clair, à l'odeur des bois, à la vivacité de l'azur. Elle avait beau faire effort pour se donner toute au souvenir. Deux minutes, ses yeux revenaient à ceux de son compagnon.

Lui malgré sa mine sévère n'arrivait pas à se découvrir le moindre sujet de tristesse. Le sentiment de gravité recueillie qu'il apportait, les années précédentes, à cet hommage commémoratif, il ne l'éprouvait guère cette fois-ci. Il avait salué en entrant comme un ami, le petit cimetière familial. Il avait failli sourire en retrouvant mangées par l'herbe et toutes verdies de mousse les tombes remarquées à sa dernière visite. La couronne de perles ou sous un verre bombé une pensée se détache, les inscriptions oblitérées, une dalle à demi-fendue où se lisait encore un nom, — il avait eu presque du plaisir à revoir tout cela, sous le soleil.

On eût dit qu'il sortait des choses un apaisement, une sérénité. Dans la splendeur de l'après-midi pénétrante, une pensée éternelle flottait à l'horizon. Immobilité, avec son feuillage pourpre, la forêt suspendait à

travers l'azur léger le manteau de l'automne. Avant que de mourir, l'année rayonnait d'un éolat suprême, comme une grande flamme jaillit d'un feu qui va s'éteindre.

Lise et Charles se regardèrent à nouveau; un double sourire s'épanouit à leurs lèvres. M. et Mme d'Anteroche levaient les yeux. Ils avaient achevé leur prière. A la vue des amoureux, leurs mornes visages s'éclaircissent.

Ils n'en voulaient plus à Lise, sentant bien que les jeunes gens obéissaient à une loi éternelle. Ils s'avouaient que tout change, se transforme, s'améliore. Pour qu'il résister à l'afflux de séve, à l'élan de vie qui nous empourte? Et tandis que Lise jetait au pied du manolés les roses-souffre qui s'effeuillaient, tous deux hochèrent silencieusement la tête, d'un air bon, en voyant Charles, courbé sur la tombe même, y cueillir les fleurs em'ématicques, se relever joyeux, puis tendre à son amie, simplement, la touffe vivante d'immortelles.

Les personnes qui visitent actuellement le Panthéon y sont surprises par un spectacle singulier. Au fond de la nef, à la place de l'autel, un rideau de toile est tendu au-dessus duquel apparaissent une tête gigantesque, un bras tendu et une énorme branche garnie de feuilles, le tout en plâtre. Si l'on se place un peu de côté, on peut voir, de part ou d'autre du rideau, que la tête, le bras et le feuillage fait partie d'une figure colossale, haute d'une dizaine de mètres. Cette figure est celle d'une femme qui marche en tenant à la main un peuplier tout entier. On s'informe: on apprend que l'on a sous les yeux la maquette d'une statue de la Liberté dont l'auteur est M. Falguière. Et que ladite statue doit contribuer à sa manière à l'ornement du Panthéon. M. Falguière avait déjà, nul ne l'a sans doute oublié, dressé sur l'Arc de Triomphe une autre maquette, qui devait servir de couronnement à l'édifice, et que l'on ne fit pas exécuter sous une forme définitive. Elle avait pourtant des qualités incontestables. Puisque ce projet, qui pouvait se défendre, fut abandonné, il est permis d'espérer que le projet du Panthéon le sera aussi. Car les qualités de cette œuvre nouvelle sont difficiles à distinguer, et ses défauts saisissants au premier coup d'œil. Non seulement la statue en elle-même n'a point de beauté; non seulement la forme en est laide, le mouvement sans rythme, le geste des bras sans grâce, les plis de vêtement sans noblesse et sans légèreté, la face inexpressive et le peuplier incommode; non seulement une autre tête, celle d'une vieille femme aux yeux bandés, — le Despotisme sans doute, — qui rampe aux pieds de la Liberté et s'efforce de l'arrêter par le bas de sa robe, constitue un accessoire véritablement pénible; non seulement devant le piédestal se dresse un oco d'une affligeante banalité (qu'on lui compare l'admirable oiseau que M. Rody gravait sur sa médaille du «Souvenir français»); mais toutes les proportions et toutes les lignes de cette Liberté semblent avoir été calculées pour rompre les lignes architecturales; rien dans sa silhouette confuse, oblique, sans équilibre, ne s'accorde avec la gravité froide et l'ordonnance géométrique du lieu. Si la maquette de M. Falguière doit être un jour exécutée, elle sera le plus extraordinaire morceau qui soit dans l'incohérente décoration du Panthéon... Et dire que M. de Chennevières avait jadis songé à confier l'édifice tout entier à M. Puvis de Chavannes!

«Mes systèmes combinés imprimés: de cercle, de M. Shelby Carter, Nashville et Tenn.» mais la Calceparilla d'ayer n'a guère.

— Vous, un homme d'esprit!... être jaloux de M. de Creil! — Il en vaut bien un autre. — Miss Pole de nouveau laisse échapper de ses lèvres un rire bruyant qui s'égrenait en cascade. — Mais mon cher, on n'aime pas M. de Creil. — Ah! — Il doit être crânement ennuagé. — Pourquoi? — Elle se reprit à dire. — Ce qu'il doit conter de poésies aux étoiles... rasant, vrai! — Vous croyez? — Je n'en suis sûre. — Il la regarda, puis détournant la tête avec brusquerie: — Après tout vous devez être renseignée à cet égard. — Encore? — Dame. — Mais puisque je vous dis... — Pourquoi alors l'assailir de vos mines coquette les plus séduisantes? — Elle hésita un instant, puis vivement: — Pourquoi? reprit-elle. Mon Dieu je serai franche... j'ai pu m'amuser à faire enragé sa mijaurée de femme... rien de plus.

— Vous vous affirmez que vous ne l'aimez pas? — Je vous le jure... êtes-vous convaincu? — Un gémissement douloureux se perdit au dehors dans le bruitement des feuilles.

M. de Valdres entendit sans doute; car il reprit avec empressement: — Alors, c'était uniquement pour ennuyer cette pauvre Mme de Creil? Après tout c'est assez féminin... Par instant elle avait l'air d'en souffrir, savez-vous? — N'avez-vous pas tenté de la consoler? — M. de Valdres devint grave et avec autorité: — Mme de Creil n'est pas de celles qu'on console, fit-il.

— Bah! on console toutes les femmes... Mais pourquoi donc ne m'avez-vous jamais fait la cour? — Vous paraissiez occupée d'un autre. — Décidément vous y tenez. — Au contraire, je n'y tiens pas du tout. — Elle eut son sourire le plus provoquant. — Alors vous m'aimez? — Vous êtes adorable. — Il lui prit les mains qu'il porta à ses lèvres sans qu'elle fit un geste pour les retirer. Puis, rapprochant un fauteuil du siège de la jeune fille, il enlaga sa taille de son bras, la pressa sur sa poitrine et ses lèvres joignirent les siennes.

— Un long frémissement agita les touffes de roses qui cachaient M. de Creil et Miss Pole, se relevant tout languie:

— Ce baiser est donc celui des fiançailles? Un bruit de feuilles froissées la fit sauter. Elle se pencha sur le balcon et aperçut au loin une forme vague qui s'enfuyait. — Qu'est-ce donc? fit-elle un peu effrayée. Il s'était levé et, tout en conservant son sourire le plus sceptique, le plus railleur: — Sans rancune, ma chère amie... je n'aime pas perdre mon temps. — Elle le regarda, surprise de son brusque changement de physionomie. — Que signifie? — Hélas! je ne le mérite pas plus d'être aimé que ce pauvre de Creil; et, s'il n'avait à vos yeux que le mérite d'avoir une femme charmante; moi je suis, et veux rester, un vieux célibataire endurci et incorrigible. Au revoir miss Anna. — Et il s'inclina devant la jeune fille.

— Elle lui tourna brusquement le dos et entra furieuse dans l'intérieur de l'appartement, tandis que M. de Valdres traversait le jardin murmurant: — Allons s'éparer que la cure sera complète.

l'air de force et cette allure souple que donnent seuls la vie au grand air, l'exercice d'un métier actif, et l'activité physique.

PAR PAUL & GURLEY.

AVIS SPECIAL.

Lorsqu'ils se furent rejoints, tous quatre gardèrent le silence. Puis, ils jetèrent un long regard sur ce coin de terre où chaque année, venait à cette époque s'agenouiller leur pèlerinage. Après avoir contemplant l'enclos de mort que la forêt jaillissante cercle d'un murmure de vie, M. et Mme d'Anteroche s'attristèrent davantage, et comme Lise ouvrait devant eux la barrière à claire-voie, en échangeant un sourire avec son fiancé, ils se regardèrent presque pour elle un coup d'œil de reproche.

Avec un air de réprobation, sans mot dire, ils entrèrent dans le champ stérile, et suivirent à petits pas une allée sablée, entre deux rangées de cyprès, ils parvinrent jusqu'à la chapelle familiale, où, sous une double dalle armoriée, reposaient marquis et la marquise d'Anteroche avec le cher passé. Dans la simplicité de l'humble cimetière, le mausolée, parmi les croix délabrées, le désordre des tombes envahies par l'herbe, tranchait avec ses plaques de marbre noir, ses bornes de granit aux chaînes tendues, et son jardin rectangulaire où fleurissaient des immortelles, jaunes, rouges, violettes, par centaines, elles s'élevaient en touffes serrées, bordant le mur funèbre d'un bouquet perpétuel.

Les deux vieillards s'agenouillèrent. Lise et Charles, les ayant suivis, étaient debout derrière eux. La jeune fille s'étonnait de ne pas se sentir triste. Elle n'avait pas été troublée par le regard de son oncle. Elle se mit seulement à songer à sa visite de l'autre année. Quel changement depuis la Toussaint dernière! D'habitude, elle ne pouvait pousser la barrière à claire-voie, entendre le craquement de ses pas dans l'allée sablée, sans qu'une mélancolie profonde la pénétrât. Elle pensait alors à ceux qu'elle n'avait point connus, à ces deux êtres qui étaient la chair de sa chair, et qui étaient enfouis là, si près d'elle, dans cette terre sacrée; elle y pensait sans rien de précis, mais avec une angoisse pénible. Aujourd'hui rien de semblable. Elle ne pouvait se défendre de trouver un charme au ciel clair, à l'odeur des bois, à la vivacité de l'azur. Elle avait beau faire effort pour se donner toute au souvenir. Deux minutes, ses yeux revenaient à ceux de son compagnon.

Lui malgré sa mine sévère n'arrivait pas à se découvrir le moindre sujet de tristesse. Le sentiment de gravité recueillie qu'il apportait, les années précédentes, à cet hommage commémoratif, il ne l'éprouvait guère cette fois-ci. Il avait salué en entrant comme un ami, le petit cimetière familial. Il avait failli sourire en retrouvant mangées par l'herbe et toutes verdies de mousse les tombes remarquées à sa dernière visite. La couronne de perles ou sous un verre bombé une pensée se détache, les inscriptions oblitérées, une dalle à demi-fendue où se lisait encore un nom, — il avait eu presque du plaisir à revoir tout cela, sous le soleil.

On eût dit qu'il sortait des choses un apaisement, une sérénité. Dans la splendeur de l'après-midi pénétrante, une pensée éternelle flottait à l'horizon. Immobilité, avec son feuillage pourpre, la forêt suspendait à

travers l'azur léger le manteau de l'automne. Avant que de mourir, l'année rayonnait d'un éolat suprême, comme une grande flamme jaillit d'un feu qui va s'éteindre.

Lise et Charles se regardèrent à nouveau; un double sourire s'épanouit à leurs lèvres. M. et Mme d'Anteroche levaient les yeux. Ils avaient achevé leur prière. A la vue des amoureux, leurs mornes visages s'éclaircissent.

Ils n'en voulaient plus à Lise, sentant bien que les jeunes gens obéissaient à une loi éternelle. Ils s'avouaient que tout change, se transforme, s'améliore. Pour qu'il résister à l'afflux de séve, à l'élan de vie qui nous empourte? Et tandis que Lise jetait au pied du manolés les roses-souffre qui s'effeuillaient, tous deux hochèrent silencieusement la tête, d'un air bon, en voyant Charles, courbé sur la tombe même, y cueillir les fleurs em'ématicques, se relever joyeux, puis tendre à son amie, simplement, la touffe vivante d'immortelles.

Les personnes qui visitent actuellement le Panthéon y sont surprises par un spectacle singulier. Au fond de la nef, à la place de l'autel, un rideau de toile est tendu au-dessus duquel apparaissent une tête gigantesque, un bras tendu et une énorme branche garnie de feuilles, le tout en plâtre. Si l'on se place un peu de côté, on peut voir, de part ou d'autre du rideau, que la tête, le bras et le feuillage fait partie d'une figure colossale, haute d'une dizaine de mètres. Cette figure est celle d'une femme qui marche en tenant à la main un peuplier tout entier. On s'informe: on apprend que l'on a sous les yeux la maquette d'une statue de la Liberté dont l'auteur est M. Falguière. Et que ladite statue doit contribuer à sa manière à l'ornement du Panthéon. M. Falguière avait déjà, nul ne l'a sans doute oublié, dressé sur l'Arc de Triomphe une autre maquette, qui devait servir de couronnement à l'édifice, et que l'on ne fit pas exécuter sous une forme définitive. Elle avait pourtant des qualités incontestables. Puisque ce projet, qui pouvait se défendre, fut abandonné, il est permis d'espérer que le projet du Panthéon le sera aussi. Car les qualités de cette œuvre nouvelle sont difficiles à distinguer, et ses défauts saisissants au premier coup d'œil. Non seulement la statue en elle-même n'a point de beauté; non seulement la forme en est laide, le mouvement sans rythme, le geste des bras sans grâce, les plis de vêtement sans noblesse et sans légèreté, la face inexpressive et le peuplier incommode; non seulement une autre tête, celle d'une vieille femme aux yeux bandés, — le Despotisme sans doute, — qui rampe aux pieds de la Liberté et s'efforce de l'arrêter par le bas de sa robe, constitue un accessoire véritablement pénible; non seulement devant le piédestal se dresse un oco d'une affligeante banalité (qu'on lui compare l'admirable oiseau que M. Rody gravait sur sa médaille du «Souvenir français»); mais toutes les proportions et toutes les lignes de cette Liberté semblent avoir été calculées pour rompre les lignes architecturales; rien dans sa silhouette confuse, oblique, sans équilibre, ne s'accorde avec la gravité froide et l'ordonnance géométrique du lieu. Si la maquette de M. Falguière doit être un jour exécutée, elle sera le plus extraordinaire morceau qui soit dans l'incohérente décoration du Panthéon... Et dire que M. de Chennevières avait jadis songé à confier l'édifice tout entier à M. Puvis de Chavannes!

«Mes systèmes combinés imprimés: de cercle, de M. Shelby Carter, Nashville et Tenn.» mais la Calceparilla d'ayer n'a guère.

— Vous, un homme d'esprit!... être jaloux de M. de Creil! — Il en vaut bien un autre. — Miss Pole de nouveau laisse échapper de ses lèvres un rire bruyant qui s'égrenait en cascade. — Mais mon cher, on n'aime pas M. de Creil. — Ah! — Il doit être crânement ennuagé. — Pourquoi? — Elle se reprit à dire. — Ce qu'il doit conter de poésies aux étoiles... rasant, vrai! — Vous croyez? — Je n'en suis sûre. — Il la regarda, puis détournant la tête avec brusquerie: — Après tout vous devez être renseignée à cet égard. — Encore? — Dame. — Mais puisque je vous dis... — Pourquoi alors l'assailir de vos mines coquette les plus séduisantes? — Elle hésita un instant, puis vivement: — Pourquoi? reprit-elle. Mon Dieu je serai franche... j'ai pu m'amuser à faire enragé sa mijaurée de femme... rien de plus.

— Vous vous affirmez que vous ne l'aimez pas? — Je vous le jure... êtes-vous convaincu? — Un gémissement douloureux se perdit au dehors dans le bruitement des feuilles.

M. de Valdres entendit sans doute; car il reprit avec empressement: — Alors, c'était uniquement pour ennuyer cette pauvre Mme de Creil? Après tout c'est assez féminin... Par instant elle avait l'air d'en souffrir, savez-vous? — N'avez-vous pas tenté de la consoler? — M. de Valdres devint grave et avec autorité: — Mme de Creil n'est pas de celles qu'on console, fit-il.

— Bah! on console toutes les femmes... Mais pourquoi donc ne m'avez-vous jamais fait la cour? — Vous paraissiez occupée d'un autre. — Décidément vous y tenez. — Au contraire, je n'y tiens pas du tout. — Elle eut son sourire le plus provoquant. — Alors vous m'aimez? — Vous êtes adorable. — Il lui prit les mains qu'il porta à ses lèvres sans qu'elle fit un geste pour les retirer. Puis, rapprochant un fauteuil du siège de la jeune fille, il enlaga sa taille de son bras, la pressa sur sa poitrine et ses lèvres joignirent les siennes.

— Un long frémissement agita les touffes de roses qui cachaient M. de Creil et Miss Pole, se relevant tout languie: